

somme une sorte d'équilibre où l'on voit que l'influence décisive appartient à l'intelligence : c'est de sa vigueur ou de ses défaillances que dépend le résultat. L'avantage est donc au plus intelligent. « Le hasard, avait dit Anaxagore, est une cause inintelligible; le destin, un mot vide de sens. » Et que dit Bossuet lui-même, qui pourtant rapporte à un système religieux toute l'histoire du monde¹? « Encore qu'à ne regarder que les rencontres particulières, la fortune semble seule décider de l'établissement et de la ruine des empires, à tout prendre il en arrive à peu près comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte à la longue. » Si Thucydide avait fait voir dans le monde une divinité, il eût choisi la Minerve athénienne, la déesse de l'intelligence, de l'activité et du courage moral. Les sectateurs de Minerve conduisent les affaires humaines : au-dessous d'eux se place la foule qui suit leur impulsion ou les entrave par ineptie. C'est cette aristocratie de l'intelligence

¹ *Discours sur l'Histoire universelle*, III^e partie, ch. II.

que reconnaît surtout Thucydide. Si l'on veut que les historiens aient un parti, voilà le sien. Il appartient à cette aristocratie; il écrit pour elle; il veut que son livre profite à ceux qui sont destinés à conduire ou à comprendre la marche des événements : ils y puiseront la connaissance des ressorts constants qui font mouvoir les hommes; ils y saisiront ces caractères qui persistent à travers les générations successives et les accidents du monde. Ils pourront donc se servir de l'expérience du passé, et seront plus capables de juger ou de diriger le présent, de prévoir ou de préparer l'avenir. Telle est la mesure dans laquelle Thucydide admet l'idée du progrès de l'humanité, et la forme toute pratique sous laquelle il la conçoit.

Ainsi, ces lois qu'il annonçait dans son introduction comme dominant les évolutions de l'humanité sont des lois humaines. Il n'est pas religieux comme Hérodote; il est philosophe. Mais sa philosophie est historique : ce n'est ni l'utopie qui transforme le monde suivant ses aspirations, ni la métaphysique qui s'en dégage



complètement. Il ne cesse pas de présenter l'homme sur le premier plan et au milieu de la réalité. Mais, parmi les éléments humains, il donne le premier rang à l'intelligence, et c'est par là que Thucydide est un historien spiritualiste. D'Hérodote à lui s'opère une révolution analogue à celle qui s'est faite d'Eschyle à Sophocle : la fatalité cède la place à la liberté humaine. Thucydide s'arrête avec Sophocle sur cette pente qui entrainera Euripide et, souvent, les littératures modernes, à enchaîner cette liberté par une autre fatalité, celle de la passion. Il marque ainsi la vraie place de l'histoire entre l'épopée toute merveilleuse et le roman tout passionné.

Lorsqu'on a envisagé de ce point de vue général l'histoire de la guerre du Péloponèse, on attache moins d'importance à deux questions qui ont été soulevées par un rhéteur ancien et qui ont quelquefois arrêté la critique moderne. Suivant Denys d'Halicarnasse, Thucydide, par ressentiment de son exil, s'est montré injuste pour sa patrie. S'il a fait voir les défauts des

Athéniens, s'il n'a dissimulé ni leur légèreté, ni leur violence, ni leurs désastres, c'est qu'il a voulu les punir de leur conduite à son égard. Mais comment cette intention s'accorde-t-elle avec les magnifiques éloges qu'il leur donne par la bouche de Périclès ou même par celle de leurs ennemis? Il y a un passage du septième livre¹ où il se plaît lui-même à faire ressortir leur constance et leur énergie au moment où, en quelque sorte, assiégés par les Spartiates établis à Décélie, ils ne poursuivent pas avec moins de vigueur leur double guerre contre le Péloponèse et contre la Sicile : en s'attachant exclusivement à ce morceau, on pourrait dire avec autant de raison qu'il a flatté ses compatriotes. De l'opposition de ces deux conclusions contradictoires il n'y a qu'une conséquence à tirer, c'est son impartialité. Mais une telle discussion est indigne de Thucydide. Si jamais quelqu'un a refusé prise aux mesquines suppositions d'une critique personnelle, c'est assuré-

¹ Ch. xxviii.

ment lui. Nul n'a le droit de le faire descendre des hauteurs où il se maintient ni de l'arracher à son sujet auquel il appartient tout entier.

Ce qui est vrai, c'est que ce sujet même est la preuve de son patriotisme. C'est un Athénien qui l'a choisi et qui l'a conçu; non pas pour exalter sa patrie par le mensonge, mais pour y montrer le plus intéressant exemple qu'offrit l'histoire de l'humanité. De même que les Grecs étaient comme l'aristocratie du monde, les Athéniens étaient l'aristocratie de la Grèce¹. Ils en avaient résumé en eux-mêmes les qualités les plus essentielles et les plus brillantes : la souplesse et l'éclat de l'intelligence, l'activité et l'énergie. Ils en représentaient, mieux qu'aucun autre peuple, les conditions naturelles de développement et de puissance. Un jour était venu où la fatalité des événements, comprise par un homme de génie, avait amené Athènes,

¹ Thucydide lui-même avait écrit, dit-on, sur le cenotaphe d'Euripide :

« Toute la Grèce est le tombeau d'Euripide...
Sa patrie est Athènes, la Grèce de la Grèce. »

poussée toujours en avant par son ambition et menacée par la jalousie des autres peuples, à essayer de transformer sa suprématie en domination générale et absolue. Reine de la Grèce, l'eût-elle conduite à la réalisation plus rapide et plus complète des destinées que semblait lui avoir fixées la nature? Lui eût-elle donné l'empire absolu de la mer et la gloire de reculer les limites de la barbarie? Cette question pouvait se poser au moment où la guerre du Péloponèse commença; car les flottes d'Athènes étaient partout victorieuses et sa civilisation atteignait presque à une perfection idéale. D'un autre côté, n'allait-elle pas risquer dans cette lutte contre la puissance et l'acharnement de ses ennemis son pouvoir acquis et son existence même? Comment eût-il été possible de se soustraire à cette crainte? Telle est l'alternative dans laquelle Thucydide a vu sa patrie engagée. Le choix des idées qu'il a exposées dans son introduction et le soin qu'il a pris de justifier Périclès, semblent indiquer qu'il s'était associé aux espérances de ce grand homme; il

est du moins incontestable qu'il s'est proposé de raconter par quelles vicissitudes de succès et de revers, par quel enchainement et par quelles complications de causes, ces espérances se soutinrent inégalement jusqu'au jour où elles furent définitivement ruinées.

Son histoire est réellement une tragédie dont Athènes, pour employer une expression antique, est le premier acteur. C'est le peuple athénien qu'il décrit le plus, dont il analyse de plus près les qualités et le caractère, dont il explique avec le plus de soin la puissance. C'est à un point de vue athénien qu'il se place pour raconter les faits; dans les récits de bataille, ce sont surtout les émotions de ses compatriotes qu'il retrace : la question est de savoir s'ils seront vainqueurs ou vaincus. C'est sur eux, en un mot, que porte principalement l'intérêt pathétique; ils sont les héros des plus touchantes péripéties et les victimes de la catastrophe suprême dont une cause inconnue nous a ravi le tableau.

L'historien doit être sans patrie, a-t-on répété

souvent après Lucien. Cela est vrai dans le sens qu'il attachait lui-même à cette maxime; c'est-à-dire qu'un des premiers devoirs de l'historien est de ne point dénaturer les faits à l'avantage de ses concitoyens et de dépouiller toute prévention pour juger les autres peuples. Thucydide, dont Lucien invoquait l'exemple, était digne en effet de servir de modèle à cet égard : on voit cependant par quel sentiment et par quelle disposition générale de son esprit il a pu accorder avec cette convenance un patriotisme élevé, et quelle est la source principale de ce patriotisme. C'est qu'il confond la cause de sa patrie avec celle de la civilisation¹. Athènes était le plus beau et le plus curieux sujet d'étude à proposer au monde, a-t-il pensé; et ainsi, loin que l'amour d'Athènes ait enchaîné ou restreint sa parole, ce sentiment en a, au contraire, favorisé l'essor, en contribuant à dé-

¹ Voyez, liv. II, ch. xxxvii et suiv., l'*Oraison funèbre*. Ce sont peut-être les pages les plus véritablement libérales qui aient été écrites, bien qu'elles se trouvent dans un éloge particulier.

velopper chez Thucydide le sens de l'avenir.

La seconde question est seulement indiquée par Denys¹ et n'est pour lui qu'une conséquence de la première : il trouve que l'humeur de Thucydide a influé sur le caractère de son histoire, l'a porté à exagérer le mal, ou, tout au moins, à le présenter de préférence au bien. L'assertion contenue dans ce reproche n'aurait de valeur qu'autant qu'elle serait prouvée par une discussion historique et par des faits. Quant à l'impression qu'éprouve Denys et qu'il explique arbitrairement, la réponse est simple : si Thucydide s'est montré triste et austère, c'est que telle était la nature de son sujet. Aussi le même censeur l'a-t-il souvent blâmé de l'avoir choisi. Par un singulier exemple des aberrations de sa critique sur l'histoire, il en conclut l'infériorité de Thucydide à l'égard d'Hérodote. Si l'histoire a pour but de charmer l'imagination, le jugement du compatriote d'Hérodote est inattaquable. Celui-ci a chanté la gloire nais-

¹ Lettre à Cn. Pompée, p. 774. Reiske.

sante de la Grèce et d'Athènes; ses *Muses* sont des hymnes de triomphe, sinon par le ton du narrateur, du moins par le sujet et les sentiments qu'il éveille. La nécessité des temps a fait de Thucydide l'historien de la chute d'Athènes et par contre-coup de la ruine de la Grèce. Mais il semble en vérité qu'une sorte de providence l'ait voulu ainsi, et il faut s'applaudir que ce sujet soit échu à l'homme que la puissante sévérité de son génie rendait le plus capable de le traiter.

Du reste, la figure de Thucydide, telle que la voit notre imagination, est conforme à l'impression de Denys d'Halicarnasse. Est-ce le résultat d'une impression analogue, est-ce un renseignement exact que l'on trouve dans l'un des fragments réunis sous le nom de Marcellinus, où il est dit que sa physionomie était pensive et qu'en général son extérieur était d'accord avec le caractère de ses écrits? Quelle que soit la valeur de ce témoignage, on y croit volontiers. On est de même porté à croire que les habitudes de la vie et la physionomie morale de

Thucydide sont empreintes dans son ouvrage. On a dit plus d'une fois, après Polybe et Lucien, qu'il n'y a de grand historien que celui qui a été chercher l'intelligence des faits et la connaissance des hommes sur les champs de bataille ou sur l'arène de la politique, et chez qui le talent de l'auteur s'appuie sur les qualités actives et pratiques du citoyen. L'antiquité se prête mieux que les temps modernes à cette théorie, et ce n'est pas le lieu de la contester à propos de Thucydide, appelé par sa naissance et par sa fortune à prendre rang parmi les premiers d'Athènes et chargé d'un commandement important dans la guerre même du Péloponèse. Cependant on aurait peut-être tort de vouloir suppléer au silence de la tradition, qui ne le cite pas parmi les orateurs athéniens, et de lui attribuer un rôle dans les assemblées politiques. Même avant cet exil de vingt ans qui l'éloigna nécessairement de la place publique d'Athènes, il est vraisemblable qu'il se mêla peu à la foule. Il suivit les affaires d'un œil attentif et pénétrant, et il ne se refusa pas à ses devoirs de ci-

toyen; mais on se le représente volontiers comme vivant au sein de cette société particulière qui s'était formée de l'élite des Athéniens autour de ses maîtres Antiphon et Anaxagore, tous deux suspects au peuple et tous deux frappés par lui. Parmi les hommes qui la composaient, tous ne restèrent pas étrangers à la politique, ni insensibles à l'ambition. Mais les principaux, quel qu'ait été leur rôle dans leur patrie, hommes d'État comme Périclès ou poètes comme Euripide, eurent à lutter, pour établir l'ascendant de leur génie, contre les défiances de la multitude, et en particulier contre l'accusation d'impiété. Socrate qui, malgré les attaques qu'il dirige dans Platon contre Anaxagore, eut cependant pour mission de divulguer ces mêmes vérités dont le principe était gardé par Anaxagore comme dans un sanctuaire, Socrate fut enfin la glorieuse victime des soupçons et des jalousies de la foule. Si Thucydide ne fut pas menacé comme ces grands hommes, son livre nous dit assez que sa place était au milieu d'eux, au-dessus du vulgaire. C'est là qu'il

forma son intelligence et qu'il acquit la force de donner à l'histoire un caractère moral et philosophique.

II

De l'influence exercée par Thucydide dans l'antiquité sur l'histoire et sur l'éloquence : Polybe, Salluste, Tacite, Démosthène.

La puissante originalité de Thucydide était destinée à exercer une grande influence sur l'esprit humain, et à n'être véritablement imitée par personne. Plus ses imitateurs se sont attachés à la forme de son œuvre, plus ils sont restés loin de leur modèle. C'est ce qui est arrivé à une suite d'historiens rhéteurs qui, jusqu'aux derniers jours de l'empire byzantin, ont prétendu conserver la tradition d'un tel maître. Aussitôt que l'histoire de Thucydide a été connue, les écoles s'en sont emparées. L'introduction, les harangues, les descriptions et les grands récits, tous ces morceaux faciles à détacher, sont devenus autant de types que chacun s'est

efforcé de reproduire. Les sentences et les généralités se sont gravées dans toutes les mémoires, et ont pris place dans l'arsenal des déclamations. Le petit traité de Lucien sur l'histoire se moque des Thucydides de son temps, qui inventaient des pestes pour les décrire, et copiaient les phrases du grand écrivain. Tous les historiens qui se sont formés dans les écoles sont des imitateurs obligés de Thucydide. Denys d'Halicarnasse lui-même, son détracteur le plus acharné, est réduit à ce rôle. Au sixième siècle, ses expressions trouvent place à chaque instant dans les ouvrages historiques de Procope, et enfin, au quinzième, les historiens de la conquête musulmane sont moins préoccupés de faire une relation exacte de l'asservissement de leur patrie, que de rappeler, au milieu de la barbarie de la langue contemporaine, les allures de ce grand style et de cette antique éloquence.

De pareils faits prouvent sans doute la puissance de ces formes créées par Thucydide, qui, à travers tant de siècles et de révolutions des mœurs et de la société, modèlent encore à leur